

[...]

Par télégramme, et dans un souci diplomatique, le gouverneur anglais, sir Robinson, a autorisé Yersin à venir étudier la peste à Hong Kong. Mais la mauvaise volonté des Anglais est évidente et c'est pire encore avec les Japonais, l'équipe de Shibasaburo Kitasato, qui entend se réserver les autopsies. Kitasato et son assistant Aoyama ont suivi le cours de Koch. Kitasato et Yersin sont arrivés en Allemagne la même année, Yersin à Marburg et Kitasato à Berlin, où il est resté sept ans auprès du découvreur du bacille de la tuberculose. Lorsque le docteur Lawson leur présente Yersin, qui s'adresse à eux en allemand, ils se marrent sans lui répondre: «Il paraît que depuis le temps que je suis allé en Allemagne, j'ai un peu oublié la langue, car au lieu de me répondre, ils rient entre eux. »

Kitasato ne peut ignorer le nom de Yersin et sa découverte avec Roux de la toxine diphtérique. Il partage avec le lama Koch une totale hostilité à l'égard de Pasteur et de ses Instituts. Il faut comprendre aussi, dans cette compétition, qu'on sait bien que cette fois on y est. On va découvrir le microbe de la peste si c'est un microbe. Il ne peut plus s'échapper. Et jamais plus l'occasion ne se présentera dans l'histoire de l'humanité d'avoir été le vainqueur de la peste. Quelques semaines de ravages en plus et ce sont des milliers de cadavres en plus à étudier. La seule chance du microbe serait un arrêt brutal et mystérieux de l'épidémie. Yersin et Kitasato savent bien qu'ils doivent à Koch et à Pasteur d'être ici, les deux génies absolus qui furent des Galilée. Ils

savent bien qu'ils sont des nains juchés sur les épaules des deux géants. Kitasato a l'avantage du terrain. Aucun cadavre ne sera mis à la disposition de Yersin.

Celui-ci pourrait s'avouer vaincu et reprendre la mer. Le père Vigano est un adepte de ces méthodes vaticanes un peu fourbes que réprovoque d'ordinaire un austère protestant vaudois. Pour Yersin, il fait construire en deux jours une case en bambou recouverte de paille près de l'Alice Memorial Hospital. Voilà pour la résidence et le laboratoire, dans lequel on installe un lit de camp et ouvre la malle cabine, dispose le microscope et les éprouvettes. Vigano graisse la patte des marins anglais chargés de la morgue de l'hôpital où sont empilés les morts en attente du bûcher ou du cimetière et leur en achète quelques-uns. Yersin joue du bistouri. «Ils sont déjà dans leur cercueil et recouverts de chaux. J'enlève un peu de chaux pour découvrir la région crurale. » Yersin retrouve la jubilation parisienne des éprouvettes, les cerfs-volants. «Le bubon est bien net. Je l'enlève en moins d'une minute et je monte à mon laboratoire. Je fais rapidement une préparation et la mets sous le microscope. Au premier coup d'œil, je reconnais une véritable purée de microbes, tous semblables. Ce sont de petits bâtonnets trapus, à extrémités arrondies. »

Tout est dit. Nul besoin d'écrire un livre de mémoires. Yersin est le premier homme à observer le bacille de la peste, comme Pasteur avait été le premier à observer ceux de la pébrine du ver à soie, du charbon du mouton, du choléra des poules et de la rage des chiens. En une semaine, Yersin rédige un article qui paraîtra dès septembre dans les *Annales de l'Institut Pasteur*.

Kitasato, qui prélevait dans les organes et le sang, et négligeait le bubon, décrit le pneumocoque d'une infection

collatérale qu'il prend pour le microbe. Sans le hasard ni la chance le génie n'est rien. L'agnostique Yersin est béni des dieux. Comme le montreront les études ultérieures, Kitasato bénéficie d'un véritable laboratoire hospitalier, et d'une étuve réglée à la température du corps humain, température à laquelle prolifère le pneumocoque, alors que le bacille de la peste se développe au mieux autour de vingt-huit degrés, température moyenne à cette saison à Hong Kong, et température à laquelle Yersin, privé d'étuve, mène ses observations.

En même temps qu'il les envoie à Paris, il remet ses résultats à Lawson qui s'empresse de les communiquer aux Japonais. Yersin s'en plaint mais n'en fait pas une enclume. « Il aurait dû être plus réservé. C'est lui qui, après avoir vu mes préparations, a conseillé aux Japonais de rechercher le microbe dans le bubon. Il m'a lui-même assuré, ainsi que plusieurs autres personnes, que le microbe isolé d'abord par les Japonais ne ressemblait pas du tout au mien. » Kitasato s'attribue la réussite et lance la polémique scientifique et politique. Mais la preuve sera faite et Yersin, qui n'a jamais connu de père, et jamais ne sera père, se voit au moins attribuer la paternité de la découverte entérinée : *Yersinia pestis*.

Il s'enferme encore deux mois dans sa paillote, se penche sur les rats crevés, établit leur rôle dans la propagation de l'épidémie. Suivant l'exemple de Pasteur en Beauce, à la recherche du charbon du mouton, il effectue des prélèvements de terre dans le quartier contaminé de Tappingshang et les décrit pour Calmette. « Vous savez que la recherche d'un microbe dans le sol n'est pas chose facile, et que, même si on

ne le trouve pas, on ne peut en conclure qu'il n'y en a point. C'est donc dans l'intime persuasion que je ne trouverai rien que j'ai entrepris cette expérience.» Il prépare de la terre noire diluée et ensemence des tubes de gélose où baigne un fil de platine. «Eh bien figurez-vous que, dans les deux tubes, j'ai obtenu plusieurs colonies de peste et aucun autre microbe étranger. »

C'est à titre d'agent sanitaire que les Anglais voudraient maintenant le garder. Les Japonais sont partis. On voit bien que les murs de brique rouge à l'entrée des rues, s'ils bloquent les Chinois, sans doute laissent passer la bestiole. Mais Yersin décide de quitter Hong Kong. Il écrit au gouverneur général à Hanoi. «J'estime que le but de ma mission à Hong Kong est atteint, puisque j'ai pu isoler le microbe de la peste, faire les premières études sur ses propriétés physiologiques, et envoyer à Paris un matériel de travail suffisant. » Au milieu du mois d'août, il salue sur le port le bon moine-soldat Vigano, rentre à Saïgon rédiger son rapport de mission comme celui d'une exploration, restitue le matériel emprunté. Il consigne dans un carnet ses conclusions: «La peste est donc une maladie contagieuse et inoculable. Il est probable que les rats en constituent le principal véhicule, mais j'ai constaté également que les mouches prennent la maladie. »

En deux mois à Hong Kong c'était plié, la grande histoire de la peste. Il a une autre idée. Il est toujours pressé, Yersin. Comme s'il avait identifié le bacille pour faire plaisir à la petite bande des pasteurien, comme ça, en deux coups de cuiller à pot, maintenant j'ai mieux à faire, vous finirez bien le boulot, il partage sans retenue pour aller plus vite vers le vaccin et envoie un peu partout des échantillons de son bacille dans des fioles en verre scellées, écrit à Calmette :

«Je ne suis pas en peine qu'avec M. Roux vous n'arriviez vite à un résultat. »

C'en est fini pour lui des explorations comme de la navigation. Il veut créer sa base à Nha Trang, élever des moutons ou se lancer dans l'agriculture, la vraie vie, la réalité rugueuse à étreindre. Il ne reprendra pas la vie monotone des marins, et n'a plus l'âge déjà de celle des explorateurs ni des combats avec Thouk. Il a retrouvé aussi le goût de la recherche, des éprouvettes et du microscope, des cerfs-volants. Pour cela il lui faut lever quelques fonds, mendier trois sous, son renom le monnayer un peu auprès des autorités. Pour les effrayer peut-être il cite Molière et la réplique de La Flèche.
La peste soit de l'avarice et des avaricieux.